

How to Save a Dead Friend

de Maroussia Siroetchkovskaïa

Suède, Norvège, France, Allemagne, 2022.

Documentaire. 1h43. Sortie le 28 juin.

Un suicide. Voilà ce que met au jour Maroussia Siroetchkovskaïa en remontant les images de sa rencontre avec Kimi filmées avec son téléphone ou son appareil photo. Suicide de la jeunesse russe des années 2000, sans perspective ni liberté, à laquelle Kimi offre son corps supplicié et sa détresse. Pourtant, si la cinéaste commente en voix off la dégradation physique du jeune homme, les séjours de plus en plus réguliers en hôpital psychiatrique, certaines étapes de son sevrage, *How to Save a Dead Friend* ne se réduit pas à une image-tombe où l'amant qui n'est plus reste pour toujours « pixellisé ». « Chaque moment de notre vie se répète encore et encore », conclut-elle. Face à l'inexorabilité d'une mort annoncée, l'image commémore, prend en charge, protège et démultiplie l'énergie que Kimi perd dans le réel. Le montage s'empare d'elle pour la convertir en transe, en rythme et en effets de présence. Les images de la terre jetée sur le cercueil

s'accompagnent alors du souvenir attendu « *des vergetures sur ton petit cul* ». Plus le corps tombe en morceaux, plus les raccords le recomposent. Mais ce passage de la précarité à l'éternité ne se fait pas uniquement sous la forme du dynamisme ou même d'une ardeur froide, scandée par le refrain de Joy Division « *love will tear us apart* ». Elle prend aussi celle de l'automutilation brutale pour Maroussia – cristallisée lors d'une scène BDSM éprouvante. Le réconfort du salut s'effondre soudain. La cinéaste ne comble pas la faille : elle la restitue, dans un geste d'espérance, au chaos créateur de la vie.

J.-M.S.

HOW TO SAVE A DEAD FRIEND de Marusya Syroechkovskaya

**La jeunesse russe va mal,
et le filme bien. Poignant.**

En quoi le cinéma sauve-t-il de la mort ? Et l'amour, du mal-être ? Ce sont les questions qui traversent ce premier long métrage documentaire russe réalisé par une jeune femme qui a commencé à se filmer le jour de ses 16 ans, en ayant l'intuition que ce serait sa dernière année, conviction balayée par la rencontre avec Kimi. Le couple va beaucoup se droguer et tenter de se sevrer, essayer de s'évader du quotidien morose de son quartier pauvre, et s'aimer surtout. La caméra de Marusya

documente leur vie pendant douze ans, jusqu'à la mort de Kimi qui ouvre le film, car à mesure qu'elle trouve dans la pratique journalistique du cinéma une échappatoire à sa mélancolie, lui s'y enfonce de plus en plus. Mix réussi d'Harmony Korine, de Jonathan Caouette et de *Trainspotting*, *How to Save a Dead Friend* est une fenêtre sur une jeunesse russe marquée du double sceau de la dépression et de la répression. Mais c'est aussi un saut en soi-même. Le film reconnecte au résidu d'*emo phase* qui subsiste en soi, saisit à la volée le décor d'une chambre d'ado dans les années 2000 : des CD pirates de Nirvana glissés dans un Discman, un poster défraîchi de Kurt Cobain, les débuts pixelisés d'internet, un téléphone à clapet... Bouleversante, cette œuvre sépulcrale dit

à quel point il est à la fois intense et impossible de s'aimer quand on va mal, et comment les images peuvent être une façon de s'émanciper de l'autre tout en le rendant immortel. ♥ Bruno Deruisseau

How to Save a Dead Friend de Marusya Syroechkovskaya (Rus., 2022, 1 h 43). En salle le 28 juin.

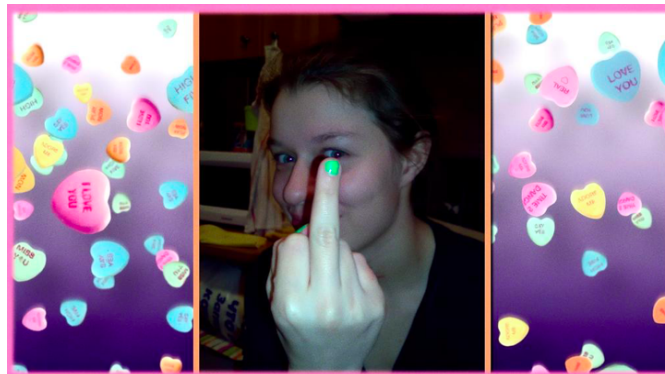




HOW TO SAVE A DEAD FRIEND de Marusya Syroechkovskaya

La question était un temps sur toutes les lèvres de la planète cinéphile : verrait-on des films russes à Cannes cette année ? La réponse était pourtant évidente : oui, évidemment, et c'est important. En compétition, Kirill Serebrennikov attire tous les projecteurs sur lui avec *La Femme de Tchaïkovski*. Mais à l'ACID, une jeune cinéaste, Marusya Syroechkovskaya, fait irruption en posant une autre question : "How to save a dead friend" ? La réponse, là encore, va de soi : en faisant un film.

Un terrain neigeux, quelque part au milieu de la campagne russe. Et un trou, dans lequel on enterre un homme. Autour, il y a des cris, des pleurs, quelques embrassades. Ces images brutes et saccadées qui ouvrent le film annoncent la couleur et le message sera martelé plus tard par la réalisatrice en off : dans cette histoire qui se présente comme un journal intime filmé, on se marie peut-être, mais pas pour vivre heureux et avoir beaucoup d'enfants. Il n'y a pas de happy end, car c'est la "vrai vie" et dans cette vie-là, dans cette « Russie de la déprime », la jeunesse se drogue et se suicide à tour de bras. Le jeune couple formé par Marusya et Kimi (son premier amour) perd ses amis les uns après les autres et vivent au jour le jour avec cette idée : on sera les prochains sur la liste. On le comprend très vite, le jeune Kimi, que l'on devine intelligent, curieux et plein de malice dans les premières séquences, n'échappera pas à cette autre forme d'épidémie – plus insidieuse – qui plonge les forces vives de la nation dans la dépression et les pulsions auto-destructrices.





23 mai 2023

Avec Marusya, ils se rencontrent en 2005. Adolescents, le coup de foudre est immédiat. Ils aiment les chats, le grunge ou faire la fête et partagent un background familial chargé en traumatismes. D'emblée, sans se poser de questions – et bien avant les smartphones, Tik Tok ou Instagram – ils se mettent à filmer leur quotidien avec des petites caméras, même quand l'un pleure et qu'il faut faire des blagues pour sécher ses larmes, ou que l'autre a de gros boutons à immortaliser à grand coups de zooms. Des années plus tard, Syroechkovskaya a donc rassemblé cette matière éclatée dans un montage par moments très "rock" qui colle à l'esprit "no future" du couple, sans tomber pour autant dans le clip MTV crépissant et nostalgique. Le tout est scandé par des images de manifestations réprimées et des présidents russes qui se succèdent à la télé : Eltsine, Medvedev, Poutine... Comme pour rappeler en passant que le malaise profond de cette jeunesse sans horizon ni espoir ne date pas d'hier.

La célèbre formule de Cocteau, qui définissait le cinéma comme étant "*la mort au travail, la mort au présent*" est quasiment devenue une lapalissade, mais on tombe rarement sur un film qui s'accroche aussi fermement à ce programme. On pense parfois au terrassant docu d'Hervé Guibert, *La Pudeur ou l'Impudeur*, réalisé en 1992 pour TF1 (!) dans lequel il tournait la caméra DV sur lui, pour filmer crûment les derniers moments de sa vie de malade du sida. Mais là où Guibert était seul, *How to save a dead friend* sculpte un mausolée joyeux à cette histoire d'amour et s'achève sur un échange épistolaire post-mortem, avec cette conclusion, simple et bouleversante dans la bouche de Marusya : "*Merci d'avoir été d'excellente compagnie, Kimi.*"

<https://sofilm.fr/how-to-save-a-dead-friend/>

TROISCOULEURS

Jun 2023

HOW TO SAVE A DEAD FRIEND

SORTIE LE 28 JUIN



Dans ce documentaire saisissant, Marusya Syroechkovskaya parcourt son fonds d'images de douze ans de vie dans une « Russie de la déprime », et adresse un hommage posthume à son ancien amant issu d'une jeunesse ravagée par la drogue.

C'est entre autres « Love Will Tear Us Apart » de Joy Division qui accompagne les images du film que consacre Marusya Syroechkovskaya à Kimi, son grand amour dont la disparition s'annonce d'emblée inéluctable. Un air de la cold-wave pour dire le caractère sans issue de leur relation, minée par les addictions et le mépris d'un État oligarchique. Le travail de la jeune Russe pénètre crûment dans le quotidien de jeunes âmes en perdition, installées dans de mornes immeubles périphériques. D'une matière recueillie depuis ses 16 ans, période d'over-

doses en série chez ses amis, la réalisatrice compose une œuvre pénétrée dans laquelle on voit grandir les addictions et le sentiment d'être condamné et de n'avoir aucune prise sur la marche de la nation. L'apparition — presque divine — de Kimi, âme sœur dont Marusya Syroechkovskaya filme la lumière, les discours fiévreux, le corps aussi, rebat un temps les cartes. Les deux adolescents connaissent un amour total, fait de grands rires et de bad trips, accompagnés par ce témoin rassurant qu'est la caméra. Quand les amoureux s'éloignent, Kimi appelé par les drogues dures et Marusya par les études, le film prend un tour dostoïevskien, se concentrant sur la survie du jeune homme et de son grand frère. Comment montrer un être cher en une pièce documentaire à la durée figée? Quels aspects de sa personnalité épouser, quels moments de son existence écarter? À la manière de

Joanna Hogg avec son diptyque *The Souvenir*, Marusya Syroechkovskaya montre un talent remarquable à retranscrire les chemins de l'infime, le récit que l'on fait de soi et des autres, dans un montage aussi minutieux que bouleversant. Au-delà du poème visuel et mélodique qu'elle dédie à Kimi, la jeune cinéaste fait s'imprimer les voix, visages, corps et aspirations d'une jeunesse russe oubliée, et gronde fort contre le régime de Vladimir Poutine.

How to Save a Dead Friend de Marusya Syroechkovskaya, La Vingt-Cinquième Heure (1h43), sortie le 28 juin



LAURA PERTUY

Le film, pénétré, montre les addictions grandir.

Trois questions

Pensez-vous que vous filmer au quotidien vous a sauvée de vos addictions?

C'est possible. La caméra m'a toujours semblé être une bonne alliée pour comprendre le monde, en tirer du sens, communiquer avec autrui. Je participais aussi à des manifestations antigouvernementales, caméra à la main: j'avais l'impression de pouvoir faire bouger les lignes.

Vos choix musicaux sont très réfléchis...

Le film nous regarde grandir, Kimi et moi; il était donc important d'introduire la musique qu'on écoutait à l'époque. Il y a aussi des morceaux que j'ai créés. J'ai utilisé un programme de «sonification», qui transforme des données — visuelles, dans mon cas — en signaux acoustiques.

À MARUSYA SYROECHKOVSKAYA

Je me suis déplacée à différents endroits du corps de Kimi avec un iPad, le logiciel les a analysés puis a produit un son. Je me demandais où l'on allait quand on meurt. Devenons-nous de la musique?

Pensez-vous que le film pourra être montré en Russie? J'aimerais. Avant la guerre, on n'était déjà pas certains de pouvoir le montrer à cause des scènes de shoots et des jurons. Pour le projeter, il faudrait couper plein de choses... et, avec la guerre, il est encore moins facile d'obtenir un permis d'exploitation. De toute façon, l'idée était de faire produire le film ailleurs qu'en Russie [il est produit par quatre pays européens, dont la France, ndr] pour être libre dans mon expression.

https://issuu.com/troiscoleurs/docs/n-198-simples_v2